J. B. Dupuis, M.P.P., Saint-Roch des Aulnats ;
F. X. Lanthier, Montréal.
M. C. Galarneau "
L. Gougeon "
A. Renaud "
E. R. Gareau "

M. Martel, M.P.P., maire du village de Chambly ; J. C. Ulric, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Chambly ; J. O. Dion, ancien président de la Société.

M. N. Thibault, de Montréal, et plusieurs autres messieurs dont les noms nous échappent, honorèrent de leur présence les fêtes données à l'occasion de la réunion des pèlerins à Chambly.

L. GOUGEON.

CORRESPONDANCE

Nous croyons devoir publier les correspondances qui nous sont adressées, pourvu qu'elles ne sortent pas de certaines bornes, mais en laissant la responsabilité à leurs auteurs.

Sainte-Scholastique, 6 septembre 1878

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre livraison du 5 septembre courant, vous nous apprenez, à la 42^e page, que les Sœurs de la Providence, dont le dévouement est infatigable, se proposent d'aller fonder une école, un couvent, à Saint-André d'Argenteuil, et vous nous laissez sous l'impression que ces bonnes dames ont subi tous les frais d'établissement et d'installation.

Veillez permettre au soussigné, qui connaît quelque chose, de dire à son tour aux bons lecteurs et aux aimables lectrices de *L'Opinion Publique*, que le magnifique établissement qu'occupent aujourd'hui les Sœurs de la Providence à Saint-André d'Argenteuil a été fondé en 1849 par feu Messire F. Bonin, ancien curé de Sainte-Scholastique, sur invitation pressante de son supérieur ecclésiastique, comme il appert par la lettre suivante :

Montréal, le 10 octobre 1848.

Monsieur,

Comme je pense que vous perséverez toujours dans votre bon vouloir pour la pauvre mission de Saint-André, je crois devoir vous conseiller de mettre hache en bois en faisant le marché que vous avez projeté, d'une maison d'éducation sur un grand pied. M. Huberdault vous a trouvé un bon ouvrier pour bâtir la maison qu'il est question de faire, et un brave homme qui va vous prêter l'argent nécessaire.

Qui sait si on ne trouvera pas moyen plus tard d'obtenir pour cette nouvelle académie une aide comme pour les anciennes ! Toujours est-il qu'il faut aller de l'avant et en finir au plus tôt.

Je prie Dieu de bénir toutes vos bonnes et pieuses entreprises, et je demeure de tout cœur,

Votre très-humble et obt. servt.,

+ Ic. Ev. de Montréal.

M. Bonin, Ptre.

Et M. Bonin bâtit immédiatement, *sans délai*, une maison en pierre à deux étages, avec mansardes, de 80 pieds de longueur sur 40 de largeur, pour servir de *maison d'éducation sur un grand pied*.

Aujourd'hui, il ne conviendrait pas de faire jouer à ces révérendes dames le rôle du geai paré des plumes du paon.

Maintenant, ajoutons qu'il n'a jamais été dans l'intention du fondateur de faire servir son établissement comme pensionnat pour les jeunes filles et encore moins comme hospice, tel qu'il appert par cette autre lettre de l'évêque, dix jours après la précédente :

Montréal, 20 octobre 1848.

Monsieur,

Il est bien entendu que votre successeur passera une obligation par laquelle il s'obligera à vous donner le tiers de la dime.

Ne soyez point en peine de votre besogne de l'année prochaine ; car je vais faire tout mon possible pour vous donner, dans ce temps, non-seulement un ecclésiastique, mais des collaborateurs qui vous aideront à donner l'éducation dans la paroisse de Saint-André, si alors de bons Frères se trouvent préparés.

Je vous écrirai par M. Plinguet la conduite que vous devrez tenir à l'égard de vos paroissiens quand vous aurez obtenu votre démission.

Grands et heureux succès dans votre entreprise, qui est pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de vos concitoyens.

Je suis bien sincèrement,

Votre très-humble et obt. servt.,

+ Ic. Ev. de Montréal.

M. BONIN, ptre.

Voilà pour les intentions du généreux fondateur clairement assurées par Mgr Bourget, lui promettant solennellement un ecclésiastique et des collaborateurs pour fonder l'éducation dans la paroisse de Saint-André.

Un mois auparavant, le 20 de septembre, Mgr Bourget faisait remarquer au fondateur qu'il y avait trop de collèges classiques, et cherchait par diverses considérations à dissuader M. Bonin de son entreprise de collège, etc., etc., ce qui n'a pas empêché, néanmoins, Monseigneur de pousser le bon curé à mettre hache en bois, comme on sait, quelques semaines plus tard.

De nombreux et importants documents entre les mains du soussigné servent à confirmer davantage les intentions de M. Bonin, si bien constatées, d'ailleurs, par son supérieur ecclésiastique d'alors.

Et comment découvrir que feu Messire Bonin a songé à l'établissement d'un couvent ou d'un hospice dans la pauvre mission de Saint-André ?

Le 13 juillet 1850, M. Gédéon Huberdault, résidant alors à l'évêché de Montréal, après avoir desservi Saint-André de 1847 à 1849, possédant la confiance illimitée de M. Bonin, devint propriétaire de l'établissement en question au moyen d'une donation pure et simple, à la condition d'y faire tenir à toujours une école supérieure, sous peine de nullité. Le donateur demeura chargé du coût de la bâtisse, et le donataire heureux, sans bourse délier, en passa, peu de temps après, la possession à M. Plamondon, qui, à son tour, la passa à la corporation épiscopale du diocèse de Montréal ; et celle-ci, parait-il, en a fait tout récemment présent aux Sœurs de la Providence.

Depuis sa fondation à venir jusqu'à l'année dernière, cette maison *d'éducation supérieure* a toujours été désignée dans les documents officiels sous le nom d'académie de garçons ; et voilà qu'une métamorphose aussi surprenante qu'inattendue nous offre tout à coup un couvent-hospice, sollicitant les faveurs du public.

En face de l'impossibilité d'y donner une éducation supérieure, tel qu'ordonné par le donateur, on cherche aujourd'hui un faux-fuyant pour échapper aux conséquences qu'entraîne le défaut de remplir les conditions imposées par M. Bonin.

Et pourquoi la maison de Saint-André n'a-t-elle jamais pu prospérer depuis 1850 ? Pour la bonne, simple et unique raison qu'en 1850 une autre maison d'éducation était fondée, tout vis-à-vis, par M. Désantels, sous les auspices de Mgr Bourget, établissement important qui porte aujourd'hui le nom de celui qui l'a honoré de son patronage dès sa fondation.

En 1848, on stimulait M. Bonin par ce beau souhait : " Grands et heureux succès dans votre entreprise, qui est pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de vos concitoyens," et en 1850, on prenait le moyen d'étouffer le dévouement et d'annihiler les nobles sacrifices d'un saint homme, en l'engageant à céder son établissement par abus de confiance, etc., etc.

Pendant vingt ans consécutifs le généreux fondateur a eu la douleur de voir languir misérablement son établissement, voué au plus stricte incognito par le voisinage immédiat de son puissant et protégé rival, paisiblement assis sur l'autre côté de l'Ottawa, et a fini sa carrière remplie d'épreuves sans avoir pu rendre à la religion et à son pays tout le bien qu'il s'était proposé de faire en fondant une maison *d'éducation supérieure* à Saint-André.

Et l'histoire signalera à la postérité étonnée le zèle et le dévouement *couffés* d'un éducateur dévoué, les sacrifices et les tortures morales d'un homme de bien.

Avec mes remerciements les plus sincères,

Je demeure, Monsieur le Rédacteur,

Votre dévoué,

DR LÉONARD AG. FORTIER,

Légataire universel de feu Messire Bonin, ancien curé de Sainte-Scholastique.

LORD DUFFERIN A L'UNIVERSITÉ-LAVAL

L'Université-Laval a conféré, mercredi, le 11 septembre, à Son Excellence le Gouverneur-Général, lord Dufferin, en séance solennelle, les honneurs du doctorat en loi et du doctorat-ès-lettres.

La séance a eu ce caractère classique, cette solennité caractéristique de toutes les séances, de toutes les réceptions à l'Université-Laval.

Nous tâcherons de publier, la semaine prochaine, le magnifique discours prononcé par le Recteur de l'Université à cette occasion, et la belle réponse de Son Excellence. Ce sont deux morceaux d'éloquence qui méritent d'être conservés.

NOS GRAVURES

Mlle Juliette Dodu

Mlle Juliette Dodu, dont nous donnons le portrait, est une des héroïnes de la guerre franco-allemande. Directrice de la station télégraphique de Montreuil, elle parvint, bien que gardée à vue par l'ennemi victorieux, à intercepter ses dépêches et à paralyser ainsi un instant son action. C'était jouer sa vie.

En effet, mise en jugement pour cet

acte glorieux et patriotique, Mlle Juliette Dodu fut condamnée à mort, et, si elle n'a pas été exécutée, nous voulons croire pour l'honneur de l'Allemagne que ce n'est pas seulement à cause de la cessation des hostilités, qui survint peu de temps après la condamnation.

En récompense de ce haut fait, dont l'on a trop peu parlé, le gouvernement de la Défense nationale s'était empressé de décerner la médaille militaire à l'intrepide jeune fille. Ce n'était pas assez, et la nomination, sur la proposition du ministre des finances, qui vient d'avoir lieu de Mlle Juliette Dodu comme chevalier de la Légion d'honneur, n'a fait que compléter l'œuvre du gouvernement de la Défense, en ajoutant à son insuffisance.

C'est le 13 août dernier que Mlle Dodu a reçu des mains du colonel Robert, chef de cabinet du président de la République, la lettre d'avis qui l'informait du décret rendu en sa faveur et la croix de la Légion d'honneur.

La réception de la nouvelle chevalière a eu lieu à l'Élysée, dans le cabinet même du colonel Robert, en présence de deux officiers de la maison du président.

Après l'avoir félicitée, le colonel Robert a prononcé les paroles d'usage : " Au nom de la République française, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur." Le colonel l'a ensuite embrassée et lui a remis la croix.

Cette cérémonie, un peu intime, avait beaucoup ému le colonel Robert, qui, avant de se séparer de Mlle Dodu, lui a promis de la présenter prochainement au président de la République et à Mme la maréchale de MacMahon.

L'Inspiration—d'après le tableau d'Antigna

Reproduire un tableau d'Antigna, c'est en quelque sorte réveiller le souvenir d'un vieux maître. Il n'est déjà plus de notre temps, en effet, celui qui fut le disciple de Paul Delaroche, et dont la manière se complut surtout à reproduire cette peinture de genre qui prend ses sujets un peu partout, et confine parfois au style historique.

Nous ne voulons pas faire ici une biographie du célèbre peintre et rappeler les mille tableaux dont les scènes le rendirent populaire entre tous. Nous ne voulons pas davantage analyser son œuvre et suivre son talent élégant et souple, dans les diverses transformations qu'il subit. Il nous suffira de dire que *L'Inspiration* se rattache aux premiers essais de peinture religieuse que d'Antigna exécuta sous l'influence de Paul Delaroche, et qui furent remarqués, il y a de cela bien longtemps, car c'était dans la période écoulée de 1841 à 1845.

Cette voie était véritablement celle de notre peintre ? On ne peut douter : non pas précisément parce qu'il suffit alors du bruit d'un simple pamphlet pour lui ouvrir d'autres perspectives, mais parce que dans les œuvres de sa première manière, on ne trouve pas l'élevation magistrale de conception et le faire simple d'exécution qui sont le cachet du genre.

L'Inspiration est certainement un beau tableau. Ce jeune homme dont la main tient déjà la plume et dont l'œil cherche le ciel, est heureusement conçu et bien dessiné. Pourtant, il faut le dire, *L'Inspiration* ainsi comprise, ne l'est-elle point par son côté le plus étroit ? C'est un engin glacé qu'une plume, pour traduire sur la toile les élans de l'âme ou la transformation qu'elle subit au souffle de l'esprit divin. Il semble que cette figure d'Antigna, belle du reste, eût grandi de cent coudées en poussant du pied cette table à la ligne sèche et raide, jetant sa plume et saisissant la lyre d'Homère ou la harpe de David.

Mais l'aile de notre artiste n'avait pas cette mâle envergure. *L'Inspiration* s'est traduite pour lui par une petite scène intime, représentant, à dire vrai, plutôt l'attente de l'Inspiration que l'Inspiration elle-même.

Il n'en faut pas moins reconnaître le mérite de l'œuvre d'Antigna, qui sort du

réalisme dont on l'envelopperait aujourd'hui.

Salon de 1877 : La Pêche

La barque vogue le long de la côte normande : à l'avant, est assise une femme, coiffée du bonnet de coton traditionnel, qui vient de retirer sa ligne ; dans la chaloupe, attachée en dessous, un enfant tient dans sa main le rouget imprudent qui s'est laissé prendre et cherche à le débarrasser de Phameçon dont la besogne n'est pas finie. On se demande tout d'abord quel est le sexe du pêcheur, au visage hâlé, au vêtement sombre et à peine suffisant ; puis on se rappelle vaguement ce type de la pêcheuse de crevettes exposé par M. Vollon, et on reconnaît une femme dans cet être misérable et habitué à la souffrance dont la silhouette se détache en un relief accentué. Le rude travail de la pêche est représenté ici dans toute son âpre vérité, avec son maigre profit et son incessant labeur. Et tout autour de la barque, indifférente à l'incessante lutte humaine, la mer moutonne doucement et brise en cadence ses vagues courtes dont les crêtes se couronnent tour à tour d'une écume blanchâtre.

Les apprentis orphelins d'Auteuil à l'Exposition

Ceux qui ont visité l'Exposition universelle de Paris ont certainement vu ces bons petits enfants d'Auteuil qui manœuvrent une superbe presse Marinoni, et font naître à foison, sous les pieds des passants, pour ainsi dire, le grand panorama de M. de Gourcy, les journaux, les avis et les circulaires. Ils les ont vus touchant aussi de leurs petits doigts un des compositeurs dont M. Oscar Havard vient de faire une si exacte étude dans un récent numéro de la *France illustrée*. Eh ! bien, si, dans la *France illustrée*, quelque chose, gravure ou texte, vous attache ; si vous lui souriez quand elle vous arrive, et lui devez quelques minutes d'oubli dans vos ennuis : remerciez-en ces petits lutins. Ils sont un détachement de la bande qui, toutes les semaines, compose et imprime cette feuille. Sans leur gymnastique intéressante qui traduit et multiplie ce que les écrivains griffonnent si peu lisiblement, ces derniers seraient la voix impuissante qui n'arrive point aux écoutants, c'est-à-dire quelque chose de plus triste encore que la voix qui crie dans le désert. Ils sont le truchement entre les lecteurs et les rédacteurs, dessinateurs et graveurs. Ceux-ci resteraient dans le crépuscule, et de ce crépuscule, les mutins font le plein jour. Ce sont de petits sorciers. *Plaudite eires !*

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincus que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convainquera tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, eut de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.